

Enrique Ramirez, dans l'inconscient de l'Histoire



Brises a été tourné à notre époque dans les rues de Santiago. Pourtant, on est ailleurs. Dans un espace plus mental que réel, un promeneur solitaire, trempé jusqu'aux os et désœuvré, déambule dans une ville peuplée de spectres, un lieu qui évoque autant l'oubli que la mémoire. Il y revoit sa mère et retrouve les chiens errants de son enfance.

Enrique Ramirez, diplômé du Fresnoy (le Studio national des arts contemporains), est né en 1979 au Chili. À l'instar du réalisateur grec Theo Angelopoulos, il relate ici les pérégrinations de l'homme face à l'Histoire. Trop petit, perdu face à son immensité, il lui est impossible de la lire avec clarté. Animé par des sentiments contradictoires, l'artiste ressasse ainsi, suivant le flux de sa conscience, un entrelacs de souvenirs qui blessent et qu'il lui est difficile de démêler. Son histoire personnelle, une enfance douce comme « les balades à vélo » ou « le vin blanc », se heurte à la violence de la mémoire collective, marquée par le régime dictatorial du général Pinochet. Une période sombre pendant laquelle les corps de près de 500 opposants, attachés à des rails, ont été jetés dans l'océan.

Il faut se souvenir. Tel est le dessein du protagoniste, qui, lourd de la mémoire de son pays, ne peut absorber toute l'eau qui gonfle ses vêtements. Filmé avec brio dans un long plan séquence, il apparaît comme le personnage d'une fiction ayant perdu son rôle et ne sachant comment se placer face aux événements. De cette façon, *Brises* fait chaque fois communiquer deux îlots du temps : ceux du rêve et de la réalité ; ceux de l'histoire personnelle et de l'histoire collective ; ceux du passé et de ses interférences dans le présent.